Les belles leçons et les bonnes leçons

Il y a autant de différence entre une « belle » leçon et une « bonne » leçon, qu'entre le jour et la nuit. Disons mieux : une « belle » leçon ne peut jamais être une « bonne » leçon, et la réciproque est vraie.

Expliquons-nous, bien que, évidemment, toute explication soit superflue pour ceux qui ont la pratique de l'enseignement et qui connaissent de l'école autre chose que des rapports et des statistiques.

Pour enseigner à des enfants, point n'est besoin de faire des phrases. Un maître qui discourt dans sa chaire est un mauvais maître, quelles que soient d'ailleurs ses qualités oratoires ; car l'enfant ne retient rien d'un discours (les hommes eux-mêmes n'en retiennent pas grand'chose). Un instituteur qui s'écoute parler, qui s'admire dans ses tournures et dans ses périodes, est un mauvais instituteur, car il sacrifie nécessairement le fond à la forme.

Que doit donc être une leçon pour être « bonne » ?

Une conversation, un simple dialogue entre le professeur et les élèves. Un dialogue voulu, dirigé, conduit par le maître et, par conséquent, préparé.

Il ne faut pas se le dissimuler : une telle leçon qui exclut tout clinquant, tout éclat et qui, pour cette raison, serait peu appréciée des profanes,—une telle leçon, disons-nous, exige de sérieuses qualités pédagogiques.

Les inspecteurs qui connaissent leur métier ne s'y laissent pas tromper. Ils apprécient bien moins, chez l'instituteur, la facilité d'élocution, le « verbiage » (qui sont des dons précieux pour un examen—et c'est bien malheureux !) que la netteté, la correction et la simplicité du language. D'ailleurs, il est facile de voir dans une classe, par la physionomie des élèves, par leur attitude pendant la leçon, s'il existe une communion constante entre le maître et son jeune auditoire. Défions-nous des leçons *ex cathedra* pendant lesquelles règne un silence de mort ; il n'y a plus là que des fantômes d'élèves : leur esprit est absent.

Il y a quelque dix ans de cela, je faisais partie d'un jury d'examen de sortie d'école normale. Un jeune maître avait donné devant nous deux leçons... éblouissantes. Il les avait faites pour nous (c'est le cas de beaucoup de candidats). L'épreuve pratique terminée, l'inspecteur, président du jury, l'interrogea en ces termes : « Si l'on vous donnait chaque jour et à chaque repas un pot de confitures pour tout potage, seriez-vous content ?—Ma foi, non, Monsieur.—Et vous auriez raison. Cependant, n'est-ce pas le régime que vous paraissez vouloir imposer à vos élèves ?... Les leçons que nous venons d'entendre ne sont pas autre chose que des « desserts ». Nous sommes encore sous le charme de votre parole, mes collègues et moi ; mais en vain avons-nous cherché dans vos deux discours quelque notion utile... pour les enfants. Rappelez-vous, à l'avenir, qu'ils ont besoin d'une nourriture plus substantielle, qui leur tienne davantage au corps... je veux dire à l'esprit. »

Cet inspecteur avait mille fois raison.

Bannissons de l'école les leçons pompeuses, déclamatoires—la « pose » en un mot, puisqu'il faut l'appeler par son nom.—Je connais des collègues qui tiennent à mettre, sur leur carte de visite, la qualité de « professeur ». Je